

il y a dix-sept siècles, comme nous les savons aujourd'hui; mais la mythologie grecque a erré sur son compte.

J. M. LeMOINE.

Sillery, juillet 1875.

(La fin au prochain numéro.)

## UNE ASSOCIATION COOPERATIVE

Les tentatives faites pour résoudre certaines questions sociales sont toujours intéressantes.

Notre bonne étoile nous conduisait dernièrement dans un établissement célèbre par son titre de berceau de l'aérostation : la papeterie de Vidalon-lès-Annonay, appartenant à la famille Canson Montgolfier. Les patrons de cette manufacture, qui occupe de mille à douze cents personnes, ont su rendre la vie facile à leurs ouvriers, leur inculquer des idées d'ordre et d'économie, améliorer leur position en les intéressant à la fortune de la maison.

Pour la vie matérielle, l'ouvrier ou l'employé reçoivent gratuitement un logement avec jardin, et ils peuvent acheter toutes les denrées alimentaires, viande, vin, sucre, sel, salaisons, etc., dans un magasin annexé à l'établissement, magasin qui s'approvisionne par grandes quantités aux sources de production et livre à sa clientèle au prix coûtant. Le même magasin vend la farine aux ménagères qui peuvent préparer elles-mêmes leur pâte et le porter, pour la cuisson, à un four banal, moyennant une très-légère rétribution. L'économie produite par ce système d'approvisionnement s'élève, pour le pain, à 5 ou 6 centimes par livre; pour les autres denrées à 20 ou 25 pour 100, et à ce bénéfice s'ajoute l'assurance qu'il n'y a perte par suite de fraude ni sur la qualité, ni sur la quantité de la chose vendue.

C'est seulement par leurs conseils que les chefs de l'établissement de Vidalon sont parvenus à modifier les idées de leur personnel sur l'emploi des économies. Ceux de ces ouvriers qui en possédaient les perdaient souvent par de mauvais placements, par des prêts que leur suggéraient des agents d'affaires. Actuellement c'est à la rente française et aux valeurs de premier ordre que vont les sommes mises en réserve. Se refusant à imiter certaines maisons qui prennent en compte les valeurs de leurs ouvriers, les propriétaires de la papeterie Montgolfier ont préféré laisser ceux-ci absolument indépendants, et en agissant ainsi eux-mêmes, ont conservé leur liberté personnelle.

L'ouvrier s'intéresse à la fortune de la maison par ce motif que plus considérable est le chiffre d'affaires et de bénéfices, plus grande est la part éventuelle qu'on lui alloue sous le titre de primes, qui, chaque année, viennent s'ajouter au salaire principal. Ces primes sont de diverses sortes : 1<sup>o</sup>. Une prime mensuelle dont la quotité varie suivant la production et la vente; 2<sup>o</sup>. un intérêt sur les économies dans l'emploi de matériel et des matières, ce qui intéresse l'ouvrier à veiller à la conservation et à l'entretien des mécanismes et de leurs accessoires; 3<sup>o</sup>. prime d'ancienneté qui est payée à la fin de la première année d'emploi à l'établissement, et s'accroît d'un dixième chaque année jusqu'à la dixième, où elle atteint son maximum.

Cette combinaison de primes porte à 1712 francs le salaire d'un ouvrier d'état de 1<sup>re</sup> classe; à 1305 francs celui d'un ouvrier d'état de 2<sup>me</sup> classe; à 1275 francs celui d'un ouvrier papetier de 1<sup>re</sup> classe; à 982 francs le salaire d'un ouvrier papetier de 2<sup>me</sup> classe, enfin à 676 francs celui d'un homme de peine. Ces primes sont indépendantes des gratifications accordées pour travail en dehors des heures réglementaires. Enfin une société de secours mutuels formée dans l'établissement pourvoit aux frais de

maladie, de secours et autres d'origine accidentelle; un cercle, une société musicale, une salle de lecture, donnent aux ouvriers des moyens de distraction honnêtes et utiles. C.

## TABLETTES LOCALES

M. Fournier, le maître-général des postes, vient de conclure une convention par laquelle des mandats-postes pourront être tirés entre le Canada et les Etats-Unis pour des sommes n'excédant pas \$40 par ordre.

Les frais d'envoi seront de 25 cents pour tout ordre n'excédant pas \$20, et de 50 cts. quand il excédera ce dernier chiffre.

Les statistiques suivantes sont de nature à montrer ce que les colonies anglaises rapportent à la mère-patrie. En 1835, les importations des colonies britanniques n'étaient que de £11,758,437; en 1873, elles étaient de £113,839,282. Les exportations, en 1835, n'étaient que de £12,829,948, tandis qu'en 1873, elles étaient de £113,525,185. C'est-à-dire que durant l'espace de 40 ans environ un commerce de £24,585,385, (importations et exportations réunies) a atteint le chiffre énorme de £226,866,468. Pendant cette même période le tonnage des vaisseaux employés dans le commerce des colonies s'est augmenté de plus de 26 millions de tonneaux. Si le commerce des colonies britanniques continue à augmenter dans la même proportion, il sera, dans quarante ans d'ici de £2,230,000,000, ou 2½ fois plus considérable que le commerce actuel du Royaume-Uni avec le reste du monde. Outre cela, il faut se rappeler qu'en 1873 les colonies n'ont coûté à l'Angleterre que £1,817,471, et que ses dépenses diminuent tous les ans au lieu d'augmenter.

Le tableau comparé des importations canadiennes pour les six premiers mois de 1874 et 1875, montre, en dépit de tout, que malgré la crise financière et la stagnation industrielle dont on se plaint, les importations de cette année n'ont pas diminué d'un million sur l'année précédente. Qu'on en juge :

	1874	1875
Janvier.....	\$1,917,741	\$2,011,145
Février.....	3,245,226	8,387,497
Mars.....	3,025,962	3,170,657
Avril.....	2,349,771	1,972,845
Mai.....	4,442,495	4,108,046
Juin.....	4,140,547	3,650,959
	\$19,121,742	\$23,301,149

Partisans ou ennemis de la vaccine voici, qui vous regarde :

« M. le Dr. Catellier, chirurgien de l'hôpital de la Marine de Québec, vient de livrer à la publicité des statistiques compilées des derniers 131 cas de variole admis dans cette Institution de mai 1874 au 24 juillet 1875. Ainsi, d'après l'état fourni par M. Catellier, sur les 131 patients, atteints de *picote* à l'hôpital de la Marine, il y en avait 54 de vaccinés, dont un seul est mort; 69 non vaccinés, dont 32 seulement ont échappé; et 8 de vaccination douteuse, dont deux sont morts.

« Ces chiffres établiraient donc la proportion de la mortalité comme suit : parmi les personnes vaccinées, 1.8 par cent; parmi les personnes non-vaccinées, 53.6 par cent, et parmi celles dont la vaccination est douteuse, 25 par cent. Ainsi, sur les cas certains de bonne vaccination, 53 ont été guéris sur 54, tandis que sur 69 cas non-vaccinés, 37 sont morts. »

La mauvaise qualité du vaccin ne serait-elle pas, plutôt que l'opération elle-même, la cause des accidents dans les cas de vaccination ?

## NOS GRAVURES

### Sain et Sauf !

La paix a été signée il y a trois jours ! disent les gazettes ainsi que les proclamations officielles affichées aux portes des mairies. La guerre est donc finie ! s'exclame une mère alitée; puis, s'adressant aux enfants : prions la Vierge, dit-elle, pour qu'il revienne bientôt, sain et sauf ! Et le fils, la fille et la mère adressent à la petite statuette fixée dans l'alcove, une ardente prière.

Il y a trois mois, hélas ! qu'on n'a eu de ses nouvelles !

Dans la matinée du lendemain, des soldats du département voisin ont traversé le village, mais nul n'a pu donner des nouvelles d'Ambroise : ils appartenaient à d'autres régiments.

Le cœur ragaillard, plein d'une vague espérance à la vue de ces militaires, le

jeune Louis a fait une bonne lieue sur la route poudreuse. Bien lui en a pris, car il a rencontré son père, qu'après plusieurs fortes étreintes il a débarrassé de son sac pour s'en charger lui-même.

La mère et la petite fille, dévorées d'inquiétude, attendent au logis. Tout à coup une voix connue se fait entendre : Elise ! crie-t-elle. Et, sous une vigoureuse poussée, la porte s'ouvre, livrant passage à l'époux attend du, au père chéri. Chancelant d'émotion, il s'élançait vers le lit, et entouré de ses bras sa femme malade qu'il couvre de baisers.

La pauvre ne peut en croire ses yeux. Ambroise est là, devant elle ! son uniforme déchiré, noir de poudre et couvert de poussière, raconte son histoire. Mais lui n'a rien, pas une égratignure ! La Vierge a exaucé les prières de la famille.

Quelle scène attendrissante ! La mère pleure, le mari suffoque, le fils respire à peine et Louise crie à son père de venir embrasser le nouveau poupon.

Le chien même s'associe à la joie générale, et par ses aboiements joyeux réclame aussi sa part de caresses. C'est une fête de famille.

Allons, allons, il y aura encore de bons jours pour cet heureux ménage ! Dieu ne peut manquer de bénir l'avenir puisque Ambroise a fait son rude métier de soldat et défendu comme un brave son pays et ses foyers.

L'auteur de ce tableau, M. Marcus Stone, un anglais, a dû certainement assister à une scène semblable, car on n'invente pas une chose aussi simple, aussi naturelle. Il faut avoir vu, avoir été présent à une de ces scènes d'épanchements intimes pour arriver à la rendre d'une manière aussi dramatique et aussi heureuse.

Les physionomies sont tout à fait françaises, et l'ameublement du logis est d'une vérité parfaite de détails.

A. ACHINTRE.

## Les Inondations du Midi

Quand je suis arrivé à Toulouse, tous les habitants auxquels j'ai demandé les premiers détails de la catastrophe m'ont répondu : « Qui n'a pas vu ça n'a rien vu : depuis que le monde est monde, il ne s'est rien passé de pareil ! » Le fait est que c'est épouvantable, et que je n'ai jamais vu spectacle plus terrible et dévastation plus grande.

Mais vous imaginez-vous le spectacle qu'offrirait hier cette partie dévastée de la ville de Toulouse, alors qu'on avait permis aux inondés de venir chercher dans les débris ce qui pouvait leur rester.

On les voyait, les pauvres gens, errant comme des âmes en peine autour de leurs maisons devenues des monceaux de ruines, au milieu desquelles on ne pouvait entrer qu'avec les plus grandes précautions. Ici, c'était une pauvre femme dont les deux enfants n'avaient pas été retrouvés, et qui, soulevant les poutres et les planches avec l'aide de quelques soldats, tremblait de se trouver en présence de leurs cadavres ; et cependant elle cherchait, elle cherchait avec rage, les appelait malgré elle, espérant qu'ils lui répondraient, les pauvres petits !

Plus loin, c'étaient deux jeunes ouvriers, le mari et la femme, que je voyais tout en haut des décombres, furetant et se serrant douloureusement la main à la vue de chaque épave de leur pauvre mobilier perdu. Tout à coup, le mari poussa un grand cri, la femme se releva soudain ; son homme avait retrouvé sous une poutre la couronne de fleurs d'orange qu'elle portait le jour de ses noces. Jamais vous n'avez vu gens plus heureux ; ils s'embrassaient, riaient et pleuraient ; il semblait que tout était oublié, et qu'avec cette couronne ils avaient retrouvé le bonheur ; pauvres gens !

Ailleurs, pendant que le père et la mère travaillaient au déblaiement de leur triste logis, et entassaient sur leur charrette débris sur débris, leurs deux petites filles étaient assises sur des pierres. Elles riaient et s'amusaient ! parées de couronnes de fleurs artificielles trouvées dans les décombres, et tenant à la main une poupée de carton qui valait bien huit sous et qu'elles faisaient sauter sur leurs genoux. Ici la joie, là les larmes !

On ne peut se faire une idée du spectacle que j'ai vu. Les rues sont effondrées ; les arbres gros comme la cuisse sont coupés au ras du sol ; les grilles en fer qui fermaient certaines rues sont tortues et arrachées ; le sol est tout couvert de gros cailloux et de cailloutis amenés par les eaux et rendant la marche presque impossible ; partout on voit les bateaux amenés par le fleuve et qui se sont échoués dans les rues ; et puis, ce qui est le plus triste, ce sont toutes ces maisons effondrées.

Les enterrements ne dé passent de circuler dans les rues. J'ai rencontré hier celui du marquis d'Ifautpoul, mort en voulant porter secours aux inondés ; il y avait énormément de monde, et la foule était très-nombreuse sur le parcours suivi par le convoi.

A Dieu ne plaise que je veuille mêler la note comique à tous ces navrants détails d'une des plus grandes catastrophes qui aient atteint notre pays ; mais je ne puis, au milieu de ces notes jetées un peu au hasard, et que je fais tout mon possible pour ne pas rendre trop longues, passer sous silence l'embarras de ces pauvres facteurs des postes qui ne savent où retrouver les destinataires des lettres dont ils sont porteurs. Il est arrivé depuis quelques jours beaucoup de lettres, d'amis ou de parents, adressées à des habitants du faubourg Saint-Cyprien ; quelques-unes sont chargées ou contiennent des mandats, et il serait urgent de les faire parvenir aux survivants. Mais où sont ceux-ci ? où logent-ils ? C'est à peine si les facteurs en rencontrent un sur dix au milieu des décombres.

Dans certaines parties de Toulouse, les émanations dégagées par les cadavres se font sentir, et il est à craindre que la grande chaleur n'en développe les effets pernicieux. Puis, tout le pays est couvert de vase et de matières qui vont pourrir au soleil. Que de précautions vont être nécessaires pour que la santé des habitants n'en souffre pas !

A. B.

## La Saison des Fraises

C'est bien le cas de dire que les fraises ne sont ici que pour la montre.

Cette blonde et charmante tête d'enfant voilà le sujet ; les fraises, le prétexte.

Saisir et rendre les traits indécis et les formes fuyantes et molles de l'enfance a toujours présenté en peinture une assez grande difficulté.

Dans notre gravure, l'artiste en a triomphé, et l'on ne saurait exiger une vérité plus parfaite, une lumière mieux ménagée et un modelé plus exact. Cheveux tombant en longues boucles sur les épaules, mèche folle flottant sur le front ; grands yeux humides, remplis de cette clarté sereine particulière à l'enfance ; bouche aux purs contours, menton à fossette, cou ferme et gracieux, mains potelées et grassouillettes : tout jusqu'à l'ampleur du costume, et l'élégance de la coiffure, indiquent une composition savante et décèlent chez l'artiste avec un goût exquis, une rare perfection d'exécution.

On aurait plaisir à croquer la fraise appétissante que présente la petite marchande, et toutes les mères désireraient que leur fille ressemblât à la création du peintre.

A. ACHINTRE.